

IL EST JUSTE
QUE LES FORTS
SOIENT FRAPPÉS

THIBAUT BÉRARD

IL EST JUSTE
QUE LES FORTS
SOIENT FRAPPÉS

Roman



VOIR DE PRÈS

© Éditions de l'Observatoire/Humensis, 2020
© 2020, Voir de près pour la présente édition
Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-245-5

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

À Barbara et à Brune.

« *Welcome home, Mister Bailey.* »

Frank Capra, *La vie est belle*

Première partie

Avant

VLOUSH !

J'imagine que vous serez d'accord : ce que tout le monde veut, dans la vie, c'est laisser une trace, non ? Résister à l'oubli éternel ?

Eh bien le scoop, mes amis, le truc pas croyable que je vais vous annoncer ici, dans ces pages et même dès la première, c'est que le but ultime de tout le monde, dans la mort, c'est exactement l'inverse : se faire oublier des vivants. Couper le cordon une bonne fois avec *l'avant* pour, enfin, accéder à cette absolue félicité, ce repos parfait des sens et de l'esprit dont on nous rebat les oreilles depuis les siècles des siècles.

Avouez que ça remet les choses en perspective.

Moi-même, j'ai mis un moment à comprendre ça et, quand j'ai fini par y arriver, je me suis décidée à en faire quelque chose, histoire que ça vous rentre dans le crâne, pour « le jour où »

(parce que, vous le savez, ou alors il serait temps, ce sera votre tour à un moment ou un autre).

Décidée avec un « e », ça n'a pas échappé aux premiers de la classe, parce que je suis une fille, enfin une femme. J'étais une femme quand je suis morte – une jeune femme, 42 ans, ça vous donne déjà une idée de l'ampleur du drame à venir. Mon nom n'a pas beaucoup d'importance, et je n'avais pas l'intention de vous le donner, mais on va dire Sarah, OK ?

OK.

Pour commencer, je vais en décevoir plus d'un, mais il faut bien vous avouer que je ne peux rien vous dire de la mort. Pas que je n'en aie pas envie. C'est simplement impossible, il y a comme un écran blanc entre les mots et moi qui se dresse à l'instant même où j'exprime le plus petit début d'intention de vous raconter. Eh oui, ç'aurait été trop beau. Il faudra donc vous contenter du reste qui, j'espère, vaut quand même son pesant de sel.

Cette histoire de cordon, déjà.

Ça m'est apparu au bout d'un bon moment, parce que je ne suis pas spécialement rapide, comme fille. J'ai toujours besoin d'un peu de temps pour assembler les éléments.

La première chose à faire, c'est de vous figurer quelque chose de très, très, très... moussu. Ce mot est un peu nul, mais c'est le seul qui me vient : « moussu ». Vaste, infiniment vaste, et moussu. Vous marinez, vous barbotez dans ce machin infiniment vaste et moussu où tout – mais vraiment tout – pèse moins lourd qu'une bulle de savon, d'accord ? Vous faites la brasse là-dedans, ça vous arrache des frissons et des rires (enfin non, pas des rires, disons des flashes grelottants, comme si on vous chatouillait le cerveau jusqu'à ce qu'il éternue).

Et vous êtes bien. Vous êtes bien comme jamais vous ne l'avez été, vous êtes une méduse. Oui, ça c'est pas mal, vous êtes une méduse.

Brusquement, ça fait VLOUSH !, une main de fer vous agrippe aux cheveux et vous tire en arrière, oh hisse, pour vous faire passer en entier à travers le siphon d'une baignoire, morceau par

morceau, cran après cran, d'un coup toute la mousse a disparu, il n'y a plus de bulles, plus que des « hisse » et du malaise et de la rigidité ; pour finir, vous tombez cul sur le sol tiède et lisse d'une cellule.

La baignoire, la cellule, c'est pour vous faire comprendre. Je suppose que chacun a sa façon de se représenter les choses. Dans mon cas, la main de fer me dépose là, au milieu d'une pièce sombre, humide, sans fenêtre. Glauque à souhait.

Quand je tourne le regard, je m'aperçois que cette pièce est plutôt une alcôve, ou une grotte de glaise, reliée à un interminable labyrinthe souterrain d'autres grottes et alcôves de glaise, entre lesquelles serpente une rivière noire où personne n'aurait l'idée de tremper un orteil. C'est un lieu bas de plafond, opaque, pas un chat. Pas un bruit.

Et c'est dans ce lieu que je peux rassembler mes pensées, mes souvenirs.

Cette cellule est le lieu où les vivants nous ramènent quand ils pensent à nous un peu trop fort. La main de fer, c'est l'un d'entre eux qui

ferme les paupières à les fendre en gémissant
Pourquoi ?, ou bien *Tu me manques*, et aussi
Je voudrais que tu sois là.

Ma main de fer s'appelle Théo.

Oh, à propos, j'y pense parce que Théo a toujours été très branché étymologie : n'attendez pas de moi que je vous parle de Dieu ou d'Allah ou que sais-je encore. Écran blanc. Je vous l'avais dit, ce serait trop beau. Les soixante-douze vierges, ça, c'est du flan, mais je pense que personne n'avait de doutes là-dessus.

Pour le reste, on va dire que les paris restent ouverts, mon bon Pascal.

Je ne parlerai pas de Dieu ni de lumière au bout du couloir, mais je vais vous parler de Théo. Et de plein de gens qui m'ont côtoyée durant mes quarante-deux années de vie ; qui m'ont aimée.

Dans le cas de Théo, je vous dirai même les moments où je n'étais pas, durant lesquels j'étais endormie ou ailleurs – les moments sans moi. Parce que ce qui est beau, dans l'affaire, c'est que depuis ma cellule, j'ai non seulement accès à tous mes souvenirs, mais en plus, je peux me

balader dans ceux de Théo comme si une porte s'ouvrait sur son existence.

J'appelle ça le Privilège des morts, cette visite guidée dans les pas de mon plus proche vivant. Sans ça, évidemment, mon tour d'horizon serait plutôt restreint. Or je compte bien aller au fond des choses ; c'est ce que j'ai toujours aimé faire.

Mais d'abord, je vais vous parler un peu de moi.

Into my arms

Le pare-chocs fume à deux centimètres de mes genoux. J'ai le cœur qui bat comme une double grosse caisse dans un concert de black metal et la tête en vrac. Mes tympan sifflent. Ce serait le moment idéal pour m'évanouir mais, bizarrement, quelque chose m'en empêche, me tient debout, plantée face à cette voiture arrêtée, moteur encore grondant. Sans doute que d'avoir traîné si longtemps la sensation d'être en mille morceaux m'a donné l'habitude de *tenir*, envers et contre tout. J'ai 20 ans, et j'ai bien failli m'arrêter là.

À travers le pare-brise, il y a le visage d'une femme aimable qui me regarde, terrifiée, hagarde. Consternée.

— Vous n'avez rien ? Ça va, vous n'avez rien ?

Claquement de portière, elle trotte jusqu'à moi. Je n'ai toujours pas bougé – jambes raides, les bras écartés dans une posture légèrement